

Conférence de Monsieur Jean BOISSONNAT  
Donnée à Rueil le 24 janvier 2006

# *Eglise et Société*

[Cette conférence a ouvert un an de travail en équipes  
sur la pensée sociale de l'Eglise à Rueil.]

Je préfère « religion et société » à « Eglise et Société », si vous le permettez, car la religion et la société ont toujours vécu ensemble. Mais ce sont deux réalités distinctes et entre lesquelles il n'y a pas toujours eu de compréhension réciproque. Ici je simplifie à l'extrême : la religion soupçonne la société de détourner l'homme de Dieu, et la société soupçonne la religion de vouloir tout régenter à sa place. Aussi les relations entre ces deux entités, condamnées à vivre ensemble, comme nous le disions à l'instant, ont beaucoup varié selon les religions et selon les temps. Je voudrais passer un tout petit peu de temps à parcourir l'histoire de notre propre religion, le christianisme, pour nous interroger sur les transformations radicales que l'on observe dans les relations entre religion et société, à travers deux mille ans de société.

Et si nous regardons le monde dans lequel nous sommes insérés tous, nous voyons bien qu'au même instant de l'histoire, il y a des différences souvent très considérables dans les rapports entre religion et société selon les lieux où l'on se trouve sur notre espace terrestre. Je n'ai pas besoin d'approfondir davantage la différence, par exemple dans les pays d'Islam : les relations entre religion et société ne sont pas du tout celles que nous avons l'habitude de vivre dans les pays chrétiens. Et c'est d'ailleurs un des problèmes que notre bon 21<sup>ème</sup> siècle doit affronter, au point que certains vont même jusqu'à spéculer sur l'hypothèse d'un affrontement, sous forme d'une guerre peut-être renouvelée, entre ces deux grandes civilisations, précisément parce qu'elles n'ont pas la même expérience des relations entre religion et société.

Je crois que le débat de ce soir se situe en outre du point de vue de l'actualité, à un moment tout à fait particulier et très intéressant : vient de paraître en France, et en français, un abrégé de la doctrine sociale de l'Eglise, qu'on appelle un « compendium » dans le jargon romain. Et le fait que l'on ait éprouvé le besoin de construire cet abrégé pour l'Eglise universelle, montre bien qu'il y a un problème qui se pose, en ce qui concerne l'Eglise catholique : ses rapports avec la société et l'action des chrétiens dans la société.

Et puis il y a un autre fait d'actualité, celui-là nous allons le vivre dans quelques heures, c'est la publication de la 1<sup>ère</sup> encyclique de BENOÎT XVI sur « Dieu est amour » comme thème. Et le pape, précautionneux, a déjà fait exprimer quelques propos résumant son encyclique, sachant que tous les chrétiens n'auront pas nécessairement le temps de la lire dans le détail. Et en lisant ses propos, je me suis trouvé stimulé à préparer ma propre intervention ici. Car parmi ce que semble vouloir dire BENOÎT XVI dans ce texte, il nous dit : attention, Dieu est amour, cela veut dire, non pas une relation individuelle entre une personne et Dieu, mais une relation collective d'amour des chrétiens vis-à-vis de l'ensemble de l'humanité. et que Cet amour là doit se traduire de manière concrète et pas simplement par une sorte de bienveillance générale sur la manière dont les hommes s'organisent entre eux.

Donc nous avons donc effectivement, avec religion et société, deux entités, deux concepts qui, tout au long de l'histoire, ont eu à se définir l'une par rapport à l'autre. Et ces définitions ont

constamment varié et vont continuer de varier. Nous n'allons pas, au 21<sup>ème</sup> siècle, trouver l'équilibre stable et définitif dans les rapports entre religion et société, parce que la société change et la religion s'approfondit. Comme le disait le cardinal Newman au 19<sup>ème</sup> siècle: le dogme se développe. Donc nous approfondissons notre connaissance de notre propre religion, de notre propre Dieu. Nous n'avons jamais cessé d'essayer d'en comprendre davantage le fond. Donc Nous avons donc de grandes turbulences historiques dans les rapports entre religion et société.

Je voudrais très rapidement, avant d'en venir aux réalités d'aujourd'hui, nous remettre en mémoire ce que les chrétiens ont vécu de ce point de vue-là. Et tout d'abord, le premier, Celui qui a donné son nom à notre religion, Jésus de Nazareth. Jésus de Nazareth a vécu dans une société qui était très typée. C'était l'empire romain. Il était sur une terre qui était occupée par l'empire romain, et les relations entre Israël et l'empire étaient fort complexes et elles mêmes ont sans cesse évolué. Comment Jésus s'est-il situé là dedans ? Car Jésus était pleinement homme - nous dirions aujourd'hui citoyen -cela ne se disait pas sous cette forme, cela se disait déjà, mais pas au sens où nous l'entendons aujourd'hui. En son temps, il était citoyen.

Il a donc eu à s'exprimer sur ces sujets là et à se définir. et nous retenons aujourd'hui quelques unes de ses définitions à travers ses propres comportements et notamment lorsqu'on a voulu le porter à la tête du peuple pour résister à l'empire, le refus qu'il a eu de devenir le chef politique du peuple d'Israël. Tout le monde aurait voulu, en tous les cas ses partisans, voulaient qu'il en devienne le chef politique, qu'il incarne la résistance. Il ne l'a pas voulu. Lorsqu'on est venu l'arrêter, ses propres disciples, ses amis, ont tiré l'épée pour empêcher qu'on l'arrête. Et peut-être auraient-ils pu d'ailleurs le faire s'échapper ? Il a dit non. Lorsque l'on a voulu l'interroger, le piéger sur le fait qu'il fallait ou non payer l'impôt à Rome, c'est-à-dire l'impôt à l'occupant, il a répondu, très habilement, en disant : mais qui est sur cette pièce ? C'est César ? Eh bien rendez à César ce qui est à César. Donc, il a payé l'impôt à Rome. Pour autant, il a eu des colères, et notamment la fameuse colère dans le temple. Chasser les marchands du temple, c'était une forme de s'insérer dans la vie sociale de l'époque, c'était très important de vendre aux portes du temple. Cela avait un rendement financier très appréciable. Il a voulu chasser cela.

Il a donc voulu distinguer à la fois la politique et le religieux, en ne prenant pas la tête de son peuple pour résister à la présence romaine, il n'a même pas contesté la présence romaine, sa légitimité, il payait son impôt. C'était légitimer le paiement de l'impôt. Et puis dans les rapports entre la vie du commerce, qu'il ne condamnait pas en soi, et la vie religieuse, il disait : attention, ne confondons pas les domaines et ne mélangeons pas les cassettes, ce que l'Eglise catholique elle-même n'a pas toujours su éviter comme tentation. On sait bien que cette basilique romaine superbe - quand nous allons à Rome, on est écrasé de beauté devant St Pierre - a été construite avec quel argent ? Avec l'argent du trafic des indulgences. C'est même une des raisons pour lesquelles le protestantisme est né.

Donc nous avons bien la preuve que le Christ ne s'est pas situé en dehors de la société, mais qu'il a très nettement distingué la fonction qui était la sienne, vrai Dieu et vrai homme, totalement Dieu et totalement homme. C'est quelque chose que les chrétiens eux-mêmes ont d'ailleurs mis du temps à comprendre, cela a été discuté pendant des siècles et peut-être qu'on s'en rediscutera à nouveau dans l'avenir sur ce point tout à fait fondamental. Ceci dit, c'est une religion étrange qui, à la fois, est une religion populaire, c'est une religion pour tout le monde, pour tout le peuple, et en même temps, c'est une religion extrêmement sophistiquée. Pensez un instant à la Trinité. Quelqu'un qui n'a fait aucune étude, qui pendant très longtemps

n'a pas su lire - l'espèce humaine n'a pas su lire pendant très longtemps, elle sait lire depuis très peu de temps - qui donc avait un niveau de spéculation intellectuelle modeste, devait reconnaître le dogme de la Trinité : Dieu en trois personnes. C'est très sophistiqué. Je n'approfondis pas la question de la transsubstantiation, le fait que la chair du Christ est dans la communion. Comment l'expliquer simplement à un enfant de 7 ou 8 ans ? Oui, c'est le Christ, c'est sa chair. D'ailleurs, pendant très longtemps, au début, on a accusé les chrétiens d'être anthropophages : manger la chair de Jésus. Ils disaient que c'était sa chair. Donc Nous avons donc une religion extrêmement sophistiquée et qui en même temps s'adresse à tout le monde, quelle que soit sa condition, quel que soit son niveau d'intelligence. Donc Cela veut bien dire que nous étions complètement investis dans la société.

Les premiers chrétiens, dans ces rapports entre religion et société, ils ont dit : attention, on est mal vus, parce que, pour les juifs, on est des traîtres, et pour les romains, on est des lâches. On ne refuse pas simplement de s'agenouiller devant leurs idoles, mais tout ce qui fait couler le sang nous répugne. Est-ce qu'on va servir ? Alors on a fini par dire : oui, on peut servir, mais cela a été un débat à l'intérieur même des chrétiens. Donc Les chrétiens au début ont donc dû se protéger. Comme il fallait qu'ils se protègent à la fois des juifs et des romains, ils se sont dit : quels sont les plus forts ? Ce sont les romains. Donc on va donc dire : soyons de bons citoyens. Ils se sont beaucoup fâchés beaucoup avec les juifs, alors qu'ils étaient juifs eux-mêmes. Et dans cette société des premiers temps, les rapports entre religion et société ont été fort complexes parce que les premiers chrétiens appartenaient au peuple juif pour l'essentiel. Ensuite ils se sont naturellement développés au-delà, - mais le noyau était juif, le Christ lui-même était juif, et en même temps, ils étaient dans cet empire - il fallait donc que la structure de l'empire accepte, consente à leur existence.

Ils n'ont pas toujours été au martyre, contrairement à ce que l'on a pu parfois laissé entendre. Il y a eu des périodes dans les premiers siècles du christianisme où cette religion était tolérée. Il y a eu des périodes où elle a été persécutée, naturellement, mais tolérée. Donc Les rapports ont été tels qu'il fallait dire : vous savez, on a bien sûr notre religion à nous, mais on est de bons citoyens romains. Paul nous le dit déjà tout à fait au début. et Puis ensuite, quand on regarde les textes, la fameuse lettre de Diognète où il est écrit : on est des êtres comme tout le monde, on n'est pas des zombies, on accepte les disciplines de tout le monde. Donc dans la société de l'époque, où les chrétiens étaient évidemment un noyau, une poignée, et où ils étaient suspectés à la fois dans le peuple d'où ils tiraient leur origine (c'est-à-dire le peuple juif) et dans celui qui régissait la société (c'est-à-dire le peuple Romain) ils avaient eu beaucoup de peine à se situer et à s'abriter en quelque sorte, pour pouvoir confesser leur foi, aussi librement que cela était imaginable. Donc ils n'ont donc pas fait une contestation radicale de la société de l'époque, ils ont contesté certaines choses : ils ont contesté le culte rendu à des idoles – c'était déjà un gros problème avec Rome - ils ont contesté tout ce qui faisait couler le sang inutilement, à commencer par les jeux du cirque.

Vous savez que Tertullien - j'adore Tertullien, personnage haut en couleur, qui s'est disputé avec toutes les autorités religieuses catholiques de cette époque - Tertullien disait : il y a 3 péchés irrémissibles, c'est-à-dire des péchés que l'on ne peut pas vous remettre. Si vous les commettez, vous irez jusqu'au fond avec cela. Il en désignait trois : l'adoration des idoles, le sang (le meurtre) et le 3<sup>ème</sup> – irrémissible - l'adultère, au même titre que l'adoration des idoles. Il allait trop loin. et le Pape de l'époque, Calixte, a dit : non, moi je suis plus près des gens, il ne faut pas leur faire porter cela sur la tête, il n'y a pas de péché irrémissible. C'est pour vous dire que, chez les premiers chrétiens, l'appréciation des comportements collectifs était déjà plurielle, diversifiée, et difficile, parce que les chrétiens n'étaient qu'une poignée.

Alors tout change au 4<sup>ème</sup> siècle, quand Constantin publie son édit de tolérance, et à la fin du 4<sup>ème</sup> siècle, quand le christianisme devient la religion de l'empire. Là, nous avons un changement fondamental. Et nous entrons en effet dans une période qui va durer mille ans et même un peu plus. Un millénaire et demi, pendant lequel il va y avoir des risques permanents de confusion entre religion et société, sous l'angle de confusion entre Eglise et Etat. Là, nous avons eu à vivre des périodes qui nous ont été imposées par l'histoire, que les chrétiens n'avaient pas choisies. L'empire s'effondre après Constantin, longtemps après. L'empire romain s'effondre et l'Eglise se trouve en quelque sorte dépositaire de la vie sociale parce qu'elle a obtenu d'avoir pignon sur rue. Elle a sa juridiction; elle a ses finances, elle a ses fonctionnaires. Donc, dans cet empire d'occident qui s'essouffle, c'est l'Eglise, la structure qui permet à la société de continuer d'exister. En outre Elle trouve en outre dans son propre enseignement, dans l'enseignement qu'elle a reçue du Christ, des raisons de s'intéresser à des œuvres sociales très importantes qui concernent l'éducation, qui concernent la santé par exemple. et donc voilà une Eglise investie par l'histoire de missions de suppléance qui n'étaient pas naturellement dans la logique de son propos.

Et elle a vécu un millénaire et demi comme cela, et cela a naturellement marqué les esprits. Et c'est la raison pour laquelle je préfère le terme de religion et société à celui d'Eglise et société. Parce que En effet, pour un certain nombre de nos contemporains d'aujourd'hui, quand on dit Eglise, cela charrie cette expérience longue de compromissions partielles, jamais totales, entre le pouvoir religieux et le pouvoir politique, qui n'étaient pas dans l'enseignement du Christ. Je ne trouve rien dans ce que le Christ a dit, en tous les cas dans ce que l'on nous a rapporté de ses propos. On a eu la sagesse de nous les rapporter dans les quatre Evangiles, parfois un tout petit peu en contradiction, de manière à ce qu'on ne puisse pas nous asséner sur la tête une phrase définitive devant laquelle nous devrions courber l'échine sans interprétation. Le propre des religions révélées, c'est qu'il faut les interpréter. Et C'est la raison pour laquelle une religion révélée - le Christianisme en est naturellement un exemple qui nous touche directement - une religion révélée, a besoin à la fois de liberté pour interpréter au mieux dans la société du moment le message qu'elle a reçu, et en même temps besoin d'autorité, pour que, à travers ses libertés d'interprétations, ne se produise pas une dissolution de la communion ecclésiale elle-même.

Et c'est mon ami Domenach qui me disait toujours : tu sais, la chance qu'on a, c'est d'avoir une Eglise et même d'avoir un Pape. Parce que cela nous donne une liberté extraordinaire, nous pouvons gambader, et puis quand on va trop loin, il y a quelqu'un là haut qui nous dit : arrête, ça ne marche pas comme ça, soit tu as tort, soit tu crées la confusion, c'est comme si tu avais tort, même si tu as raison. Et c'est très juste, je crois, que ce complexe de liberté de la recherche et d'autorité de convention, convention voulue par le Christ lui-même, mais quand même convention d'organisation. Quand on regarde les paroles des Papes, on voit bien qu'en fait, il y a parfois des contradictions. Mais ils exerçaient une fonction d'autorité destinée à maintenir la communion à l'intérieur d'un corps social où la liberté de recherche devait exister.

Donc nous sommes donc entrés dans la chrétienté, une chrétienté qui a été symbolisée par le couronnement de Charlemagne par le Pape en l'an 800. Charlemagne, d'ailleurs, n'était pas très content : il considérait que le pape exploitait sa puissance politique. Il a regretté un peu d'être allé à Rome et de se voir lui-même contesté, parce que les papes de l'époque, il fallait voir comment on les choisissait, il y avait des coterie... Ce sont des hommes qui composent l'Eglise, il faut les prendre comme ils sont, avec leurs compromissions. Aujourd'hui, on a des

saints Papes mais c'est tout à fait extraordinaire dans l'histoire de la papauté. C'étaient des hommes qui avaient des missions difficiles pour lesquelles ils recevaient, Dieu merci, quelque grâce, mais on n'est jamais bon juge des bonnes grâces et des mauvaises... Donc ce Pape-là était mal vu à Rome, il y avait des gens qui voulaient le chasser. Alors il s'est dit : je fais venir l'empereur, je le couronne moi-même, ça me consolide. Et Charlemagne s'est dit : mais là, de quoi ai-je l'air ? Je me fais exploiter par l'Eglise... Tout ça ne s'est pas passé dans une sorte d'irénisme et de chaleur bienveillante. Tout cela était plein de sous-entendus politicards, dirait-on, si l'on s'exprimait vis-à-vis de nos hommes politiques au lieu de s'exprimer vis-à-vis de nos hommes d'Eglise. Donc Tout cela était donc une période difficile à vivre et dans laquelle les chrétiens ont pris l'habitude d'être dans une société qui était chrétienne par définition. Ils vivaient en chrétienté.

Dans le petit livre que j'ai commis il y a quelques mois, qui s'appelle « Dieu et l'Europe », il est dit : le premier nom de l'Europe a été chrétienté avant de s'appeler couramment Europe couramment. La manière courante dont on rendait compte de cette entité, de cette population sur ce territoire, c'était : chrétienté. L'Europe ne naquit que peu à peu. On a dit que Charlemagne avait été le père de l'Europe, mais je crois que lui-même ne s'est jamais vu comme tel et n'a jamais vécu comme tel.

Donc nous avons vécu là une période pendant laquelle les chrétiens savaient très bien qu'ils avaient des responsabilités sociales mais à l'intérieur d'un cadre qui leur était défini comme le cadre de la chrétienté, et c'est ainsi d'ailleurs qu'une identité s'est forgée.

Le paradoxe dans lequel nous vivons aujourd'hui, c'est que l'Europe n'a jamais eu autant d'identité que lorsqu'elle se déchirait sous l'angle politique. Et aujourd'hui, où l'on essaie d'unifier politiquement l'Europe, l'Europe cherche quelle est son identité. Le paradoxe - et qui fait qu'il y ait parfois des hiatus comme on a connu en France l'année dernière dans la marche vers l'Europe - c'est qu'il n'y a pas de marche parallèle entre l'identification et l'unification. L'Europe a été identifiée lorsqu'elle était désunie et elle s'unit au moment où elle cesse d'être identifiable. Et voilà bien une des raisons pour lesquelles nous avons du mal avec la construction européenne. Cela ne veut pas dire que c'est insurmontable, mais cela veut dire que ce n'est pas facile.

Donc nous avons donc vécu cette période de la chrétienté, je vous le disais, avec des confusions, avec des compromissions, parfois des erreurs. Le pape Jean-Paul II lui-même a dit : les croisades et l'inquisition, non, c'était une faute, il faut le reconnaître, il faut en demander pardon à l'histoire. Nous avons vraiment vécu là une période pendant laquelle les chrétiens avaient le sentiment de vivre une société qui était non seulement culturellement, mais institutionnellement chrétienne. Donc la question est de savoir si les structures sociales étaient conformes au message de l'évangile ? Ce raisonnement se pose en quelque sorte pour les institutions elles-mêmes : le roi de France était un roi très chrétien, naturellement. Et même lorsqu'il y a eu ces ruptures au sein des chrétiens, d'abord au 11<sup>ème</sup> siècle avec les orthodoxes en orient, et puis au 16<sup>ème</sup> siècle avec les protestants, même quand il y a eu ces ruptures, chacun, là où il était, gardait la conviction qu'il vivait dans un cadre chrétien. Un cadre chrétien extraordinairement puissant d'ailleurs, puisque vous savez que, je ne dirais pas la confusion, mais la proximité entre le pouvoir politique et le pouvoir religieux, a toujours été une grande question à Byzance... Et chez les protestants, n'oubliez pas qu'on s'est mis d'accord sur un texte un peu extraordinaire, disposant que la religion du prince devait être la religion du peuple et que le peuple n'avait pas le choix : si son prince était protestant, il devait être protestant et si son prince était catholique, il devait être catholique. C'était les protestants qui ont fait cela.

Donc nous avons tous les ingrédients de la confusion et pourtant il n'y a jamais eu la confusion. Pourquoi ? Parce que je crois d'abord que le Bon Dieu est malin et qu'en donnant du pouvoir à Rome, aux rois et aux empereurs, il a créé une dichotomie qui garantissait qu'il n'y aurait pas de confusion. Et toutes ces chamailleries entre le pape et l'empereur (Dieu sait qu'il y en aurait des chamailleries sous tous les prétextes, entre les rois ou l'empereur et le Pape) tout cela a contribué à consolider cette distinction radicale - que Jésus de Nazareth nous a alors du même coup clairement dit dans tous ses propos et dans ses attitudes - de la distinction entre le trône et l'autel. Donc je crois donc qu'il y a là quelque chose qui a survécu, alors que cela aurait pu faire naufrage dans l'expérience de la chrétienté.

La chrétienté n'a pas tué cet article majeur du message social du Christ, de la distinction entre le pouvoir politique et le pouvoir religieux. Nous avons vécu effectivement sur cette structure des institutions chrétiennes, cette compromission partielle entre le religieux et le politique, qui faisait que la société était naturellement chrétienne, même si dans ses comportements concrets, elle était parfois en rupture avec l'enseignement évangélique. Cela, c'est la 3<sup>ème</sup> étape.

La 4<sup>ème</sup> étape, c'est la sécularisation. C'est-à-dire la séparation progressive du politique et du religieux. Là, nous sommes devant quelque chose qui s'est produit au cours des quatre derniers siècles, mais qui était en germe dans l'enseignement du chrétien...Je suivais, cet après midi, l'intervention d'un historien israélite et qui disait : mais je ne comprends pas cette bataille parmi vous, les chrétiens, sur les origines de la laïcité. C'est le christianisme qui a inventé la laïcité. Vous n'auriez pas pensé à cela, si vous ne l'aviez pas eu dans la substance même du message que vous avez reçu. Pour nous, juifs, le problème ne se pose pas du tout en ces termes. Mais pour vous, il s'est posé : c'est dès le début, qu'on vous a distingué les plans. Alors que, Vous savez, l'Etat d'Israël a comme Constitution la Thora, comme les états musulmans ont dans leurs Constitutions le Coran.

Donc nous sommes donc là, avec la sécularisation, devant un produit dérivé du christianisme qui, pour une grande part, a paru se retourner contre la religion mais qui en réalité était une expression qui était complètement immergée dans le message qui avait été reçu. Alors tout cela s'est alors beaucoup accentué par le fait que les Etats et les individus ont pris leur autonomie vis-à-vis des autorités religieuses, s'octroyant une plus grande autonomie vis-à-vis de ces mêmes autorités. D'ailleurs, ils ont toujours été autonomes. L'Etat national s'est servi de la religion pour se faire obéir et puis, quand cela lui a paru tout à fait nécessaire, il a pris ses distances avec le fait religieux. Et les individus, les personnes, à qui on disait qu'elles étaient chacune unique, qu'elles avaient un lien direct avec Dieu - car ce lien direct ce n'est pas le protestantisme qui l'a enseigné, même si le protestantisme nous a rappelé qu'il ne fallait pas l'oublier, qu'il fallait fréquenter les textes de l'ancien et du nouveau testament - quand on proclamait qu'il y avait un lien direct entre nous et Dieu, qu'on ne pouvait pas déléguer uniquement à une Eglise la lecture de ces textes, choses qui s'imposent à chacun d'entre nous, il n'empêche qu'il y avait quelque chose qui était en germe et qui a permis peu à peu à la personne, à l'individualité, de s'exprimer, de s'autonomiser vis-à-vis du fait religieux, et cette autonomie croissante de l'Etat d'un côté et de la personne de l'autre, a créé des conditions nouvelles des relations entre la religion et la société.

Les individus, les personnes, quand on leur disait qu'elles étaient chacune unique, qu'elles avaient un lien direct avec Dieu (car ce lien direct ce n'est pas le protestantisme qui l'a enseigné, même si le protestantisme a rappelé qu'il ne fallait pas l'oublier et qu'il fallait fréquenter les textes de l'ancien et du nouveau testaments) il y avait quelque chose qui était en

germe et qui a permis peu à peu à la personne, à l'individualité, de s'exprimer, de s'autonomiser vis-à-vis du fait religieux. Cette autonomie croissante de l'Etat d'une part et de la personne d'autre part a créé les conditions nouvelles des relations entre la religion et la société.

Et nous avons donc là un tournant tout à fait fondamental qui nous conduit à ce que nous connaissons depuis maintenant un siècle et demi, à ce qu'on appelle le christianisme social. Pourquoi n'avons-nous jamais parlé de christianisme social avant le fait de la sécularisation ? C'est parce que les chrétiens avaient le sentiment de vivre dans une société qui était toute naturellement chrétienne. Alors qu'à partir du moment où il y a eu sécularisation, ils ont eu à se poser le problème de leurs rapports avec cette société qui ne prétendait plus tirer sa légitimité de la volonté de Dieu, exprimée par la bénédiction du Pape ou d'un évêque, mais tirer leur légitimité de l'expression du peuple. Donc à partir de ce moment là, il a bien fallu se poser la question des rapports avec une société qui récusait d'être institutionnellement chrétienne. Elle ne lui interdisait pas d'être chrétienne, mais pas à travers ses institutions.

Et là, il y a effectivement deux moteurs de cette naissance du christianisme social, qui étaient d'une part la laïcisation de l'Etat et qui était d'autre part la révolution industrielle. Parce que, de même que nous avons vécu pendant plus d'un millénaire sur des Etats qui se référaient à la religion dans leur légitimité, de même nous vivions dans des économies dont l'évolution était extrêmement lente, d'une très grande stabilité. Nous vivions dans des économies de type agricole, nous étions dans des économies de subsistance. Et nous sommes passés brusquement, d'une manière extrêmement brutale, d'une économie de subsistance à une économie de développement. Et à partir de ce moment là, la révolution industrielle a complètement déstabilisé les structures sociales. Des structures sociales qui n'étaient plus définies, en accord avec l'Eglise, par l'Etat, étaient en même temps déstabilisées par l'irruption de la révolution industrielle, c'est-à-dire par l'apparition d'une économie de développement après une économie de subsistance.

Alors explose une série de problèmes nouveaux sur lesquels les chrétiens vont avoir à se prononcer, à trouver leur attitude, alors même qu'ils n'étaient plus guidés par des institutions exclusivement chrétiennes. Problèmes nouveaux du matérialisme pratique, de l'économie industrialisée, problèmes nouveaux de la condition ouvrière. De nouvelles classes apparaissent, classes sociales qui étaient tout à fait minoritaires. Il n'y aurait plus une grande classe structurante, c'était la classe paysanne. Et puis il y avait, aux limites, aux franges de la classe paysanne, des artisans ici, des petits ateliers là, mais rien de comparable à une classe, il y avait des compagnons. Et puis, d'un seul coup, avec le 19<sup>ème</sup> et le 20<sup>ème</sup> siècle, explosion d'une nouvelle classe sociale qui embrase la réalité sociale, qui la met en feu parce que cette nouvelle classe sociale tout d'un coup prend conscience du fait qu'elle est victime d'une exploitation par le système.

D'où une déstabilisation complète des structures sociales, à l'intérieur desquelles le chrétien doit se définir. La répartition des richesses est naturellement modifiée, bouleversée par cette économie de développement se substituant à l'économie de subsistance. Dans l'économie de subsistance, on consentait très bien à ce qu'il y ait des riches. Il était entendu qu'il y ait une minorité de gens qui avaient accès à des biens dont, de toute manière, il était impensable qu'ils soient distribués à tous. C'était des biens qui ne pouvaient être qu'en petite quantité, et donc réservés à des gens qui trouvaient là la rémunération de leur fonction sociale spécifique, la fonction sociale du clergé, la fonction sociale de l'aristocratie.

Nous avons donc là, une acception d'une inégalité, mais d'une inégalité très ponctuelle, et qui ne concernait qu'un petit nombre d'individus. La masse des gens vivait de la même manière, non seulement ils vivaient de la même manière à l'intérieur du royaume de France ou de l'empire romain germanique, mais ils vivaient de la même manière à l'échelle de la planète. Le paysan auvergnat n'avait pas un niveau de vie substantiellement différent de celui du paysan de l'Inde, de la Chine ou de l'Afrique. Les niveaux de vie étaient très proches, il y avait juste quelques micro classes, que l'on appelait d'ailleurs des ordres, ce n'était pas des classes, éventuellement des castes. Parce qu'ils remplissaient des fonctions sociales particulières, ils avaient accès à cette petite part de biens, de grandes richesses, mais dont il était inimaginable qu'ils puissent être répartis entre tous les prenants, les parties prenantes de la société. C'était impensable. Il y avait donc une sorte d'égalitarisme des niveaux de vie à l'intérieur de chaque société et même à l'intérieur de l'espèce humaine. Maintenant Mais ils ne le savaient pas, parce que le paysan auvergnat ne se promenait pas beaucoup sur le Yang Tsé, alors qu'aujourd'hui, ma foi, pourquoi pas ?

Nous sommes donc dans des sociétés où le rapport du chrétien avec la société est complètement différent. Avec la révolution industrielle, tout cela explose. Et ainsi, nous avons des problèmes nouveaux, nous voyons apparaître le problème ouvrier, le problème des inégalités, le problème du sous-développement et le problème général de la matérialisation de la société. et Nous avons donc à imaginer des comportements nouveaux. Ce n'est pas le hasard si les premières grandes encycliques sont des encycliques à caractère social et si ce sont celles là qui vont marquer notre temps. Or qu'est-ce qu'une encyclique? Vous le savez, étymologiquement, c'est une circulaire, ce n'est pas la définition d'un dogme. Comme le disait tout à fait justement le Père (Jean-Paul), il ne faut pas croire que l'Eglise nous impose des dogmes en matière sociale. Elle nous impose de prendre nos responsabilités en chrétiens, ce qui est autre chose. Une encyclique nous éclaire, nous donne des éclairages, et ce «compendium», cet abrégé de la doctrine sociale de l'Eglise ramasse les regroupe. Certains regrettent que ce soit seulement des encycliques et qu'on n'ait pas suffisamment mentionné des prises de position de tel ou tel épiscopat voire de telle fraction du laïcat. Mais je vous dirais que tout cela n'a qu'une importance relative, car il ne s'agit pas de transformer ce compendium de la doctrine sociale de l'Eglise en catéchisme, ce qui n'aurait strictement aucun sens, étant donné la nature du message ainsi véhiculé.

L'Eglise est donc amenée à changer, les chrétiens sont amenés à changer, à s'organiser, et on voit naître en ce premier âge du christianisme social, fin du 19<sup>ème</sup>, surtout au long du 20<sup>ème</sup> siècle, des structures intermédiaires qui essaient d'aider les chrétiens à prendre leurs responsabilités sociales. C'était le syndicalisme chrétien. En France, un peu avant la guerre de 14, mais surtout après la guerre de 14, c'était la démocratie chrétienne, plus à l'étranger qu'en France d'ailleurs. Ces structures politiques qui essayaient de réfléchir sur le message chrétien, mais sans prétendre représenter la totalité du peuple chrétien. C'était l'action catholique qui a joué naturellement un rôle très important dans cette nouvelle appréhension de la réalité sociale par les chrétiens eux-mêmes. Toutes ces actions n'ont pas été sans des résultats concrets. et J'en citerai trois qui ont marqué le 20<sup>ème</sup> siècle et qui ne sont pas du tout l'exclusivité de l'intervention des chrétiens dans la vie sociale, mais qui, sans doute, ne se seraient pas imposées de cette manière là, si des chrétiens - non pas les chrétiens - n'avaient pas mené une action militante active.

Je pense tout d'abord au phénomène de démocratisation des anciens Etats totalitaires. Au lendemain de la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale, il a fallu faire rentrer dans le giron de la démocratie, des pays chrétiens d'origine qui avaient frayé avec le totalitarisme. Songeons naturellement à



l'Allemagne, à l'Italie, à l'Espagne, au Portugal. Nous avons eu là quelques exemples. En Amérique latine aussi, nous en avons eu. Nous voyons bien ce qui s'est passé au Chili. Donc Nous avons eu là la nécessité d'avoir des structures de transition entre des régimes totalitaires ou autoritaires. Je ne confonds pas l'Espagne de Franco avec l'Allemagne d'Hitler mais disons que ces régimes autoritaires ou totalitaires se sont orientés vers des structures démocratiques dans lesquelles les partis démocrates chrétiens ont joué un rôle tout à fait essentiel. Je crois que l'on ne leur rend pas suffisamment hommage dans nos livres d'histoire. Je ne dis pas qu'ils ont l'éternité devant eux mais - certains d'entre eux ont disparu, par exemple en Italie - mais il n'empêche qu'ils ont joué un rôle tout à fait important. La transition démocratique, la manière dont s'est opérée la transition démocratique entre le totalitarisme et la démocratie moderne, doit beaucoup aux partis démocrates chrétiens dans l'ensemble de l'Europe et dans une grande partie de l'Amérique latine.

Deuxièmes acquis sociaux de l'action militante des chrétiens au 20<sup>ème</sup> siècle dans la vie sociale, c'est naturellement ce qu'on a appelé, à tort ou à raison, l'économie sociale de marché. C'est-à-dire ce souci du développement économique dans la mise en œuvre de ces révolutions industrielles. En effet, il n'y en a pas eu qu'une seule, nous y reviendrons dans un instant. Nous avons eu constamment à mettre en œuvre dans ces sociétés là où le matérialisme était toujours latent, et où la tendance aux inégalités était très forte, à mettre en œuvre des correctifs, et ces correctifs ont donné naissance à ce que nous appelons habituellement soit la social-démocratie, soit l'économie sociale de marché.

Et enfin, 3<sup>ème</sup> réalité historique, c'est naturellement l'Europe. La construction européenne ne se serait pas faite sans l'intervention du militantisme chrétien sur l'ensemble du continent, non pas qu'ils en aient eu l'exclusivité, mais ils y ont joué un rôle tout à fait déterminant.

Alors aujourd'hui où en sommes nous ? Quels sont les nouveaux défis que nous avons à relever en tant que chrétiens confrontés à la société d'aujourd'hui ? Je l'ai dit toujours, on n'a pas changé de siècle, nous avons changé de société. Je n'ai pas à revenir sur l'analyse de cette société moderne, il y aurait beaucoup de choses à en dire, je veux simplement vous remettre en mémoire deux ou trois de ses caractéristiques : d'abord les nouvelles révolutions technologiques tout à fait majeures. Trois grandes révolutions industrielles dans l'histoire : celle de la machine à vapeur à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle, celle du moteur électrique et du moteur à explosion fin du 19<sup>ème</sup> siècle et celle du microprocesseur à la fin du 20<sup>ème</sup> siècle. Mais il n'y a pas eu que le microprocesseur. et Nous voyons bien que nous sommes encore plongés dans cette révolution technologique et que tout ce qui concerne les communications et tout ce qui concerne la science du vivant nous posent des problèmes entièrement nouveaux que l'on ne pouvait pas imaginer.

Rencontrant un cardinal très connu, puisqu'il s'agit du cardinal archevêque de Vienne - qui parle admirablement français, qui a fait ses études en France - je lui demandais : pour vous depuis que vous êtes né, quel est le fait technique qui a changé le plus la société ? « Pour moi, il n'y a aucun doute, c'est la pilule de Malthus ». La pilule de Malthus a complètement changé la manière dont la société s'est vécue elle-même, et la place de la femme dans la société. Les problèmes que nous avons avec la procréation, c'est une révolution sociologique et culturelle, beaucoup plus encore qu'une révolution technique. La pilule de Malthus est de 1956, elle a été introduite en France en 1957(1967 ?) et elle est aujourd'hui l'instrument de régulation des naissances le plus employé dans les pays occidentaux. Et cela a complètement changé bien d'autres choses que la procréation elle-même.

Nous avons donc des révolutions techniques qui modifient profondément la société et notamment toutes les révolutions techniques liées à l'amélioration de la santé. En même temps que nous avons une régulation contrôlée qui limite les naissances, nous avons une amélioration de la santé qui prolonge la vie, ce qui veut dire moins d'enfants, plus de personnes âgées, ce qui veut dire que nous sommes passés d'une société dans laquelle il y avait 3 âges : la jeunesse, l'âge adulte et la vieillesse à aujourd'hui où il y a 4 âges : la jeunesse, le 1<sup>er</sup> âge adulte, le 2<sup>ème</sup> âge adulte et la vieillesse. Et Nous allons vers des sociétés où il va falloir gérer 4 âges, et cela ça change complètement les structures sociales.

Deuxième donnée, c'est la mondialisation : mondialisation économique avec la chute du communisme, qui fait que l'économie de marché est devenue l'économie de l'univers tout entier, même si elle est pratiquée de manière différente selon les continents et selon les pays. Et nous voyons bien que cette mondialisation nous pose des problèmes sociaux totalement nouveaux. Je prends toujours l'expérience facile à imaginer, à comptabiliser, qui est l'expérience de l'automobile, qui nous montre bien que notre modèle de développement économique n'est pas extrapolable, au moment où le désir de participer au même genre de vie est, lui, mondialisé. Il y a aujourd'hui en France 30 millions de voitures pour 60 millions d'habitants. Dans le monde, pour 6 milliards d'habitants, il y a 800 millions de voitures. Si le monde entier était équipé comme les Français, il y aurait 3 milliards de voitures qui circuleraient dans le monde. Les experts consultés nous disent que si 3 milliards de voitures avec un moteur à explosion circulaient dans le monde, l'espèce humaine mourrait asphyxiée.

Nous avons donc un modèle, qui touche à ses limites, ne serait-ce que sur le plan technique - on pourrait décliner d'autres aspects - qui touche à ses limites, et qu'il nous faut donc réinventer progressivement. Progressivement car on ne va pas dire demain matin « stop », plus aucun moteur à explosion (je ne serais pas là avec vous ce soir). Ce n'est pas comme cela que cela va se poser que la question va se poser.

Il n'y a pas que ce problème-là. Mais la mondialisation nous oblige à raisonner sur le modèle de développement alors que ce modèle, nous ne l'avons pas choisi, nous n'avons pas été au magasin : Il y a trois modèles...celui-ci, celui-là...c'est cet autre qui me plaît...

Non, c'est dans notre vie que nous avons été conduits à construire quelque chose, que rétrospectivement nous définissons comme un modèle. Non pas au sens de quelque chose qu'il faut imiter, mais quelque chose qui a sa cohérence. Et ce modèle qui a sa cohérence, les autres peuples peuvent dire : pourquoi pas nous ? Or nous savons aujourd'hui que c'est inextrapolable. Nous devons donc nous, les plus avancés, et les autres aussi, inventer progressivement un nouveau modèle qui soit extrapolable, car nous n'avons aucune autorité pour décréter qu'il y a dans le monde tel ou tel peuple ou tel ou tel continent qui n'a pas de droit à notre niveau de vie. Nous sommes carrément là devant un problème complètement nouveau.

Le troisième problème, c'est évidemment le problème politique. Cette mondialisation économique qui a trouvé son instrument technique avec les nouvelles techniques de la communication, met en cause l'autorité, je dirais d'ailleurs excessive, que nous avons concentrée entre les mains du pouvoir étatique national. L'Etat Nation est une invention récente. Les Français, sans remonter à Philippe le Bel veulent toujours être les premiers. Mais au niveau mondial, l'Etat Nation est apparu il y a un siècle et demi. Mais il a acquis, notamment dans la 1<sup>ère</sup> moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, une stature, une position, un monopole de l'autorité politique qui était excessive d'ailleurs, au vu de l'histoire humaine, car on n'avait jamais eu un pouvoir politique aussi concentré. Les guerres du 20<sup>ème</sup> siècle nous ont mis en garde contre ce nationalisme étatique. Et nous avons aujourd'hui une mondialisation qui le

fait exploser. Encore faut-il que la société soit gérée. Et si l'Etat national n'est plus le seul détenteur prééminent du pouvoir politique, il aura toujours son rôle à jouer, et comment on va-t-on organiser le pouvoir politique pour qu'à un autre niveau, il puisse remplir les fonctions nécessaires au pouvoir ?

Nous avons là des structures qui explosent sous nos yeux et nous sommes entrés dans le siècle de l'explosion. Je le dis toujours, j'ai vécu  $\frac{3}{4}$  de siècle, en fait j'ai vécu 3 siècles. J'ai vécu le siècle du malheur, c'était les années 30 et les années 40, j'ai vécu le siècle de la renaissance, c'était les années 60 à aujourd'hui, et là je vais vivre le siècle des explosions, pas nécessairement négatives d'ailleurs, les explosions des années 30 ont sans doute fait plus de morts que n'en font les explosions du 21<sup>ème</sup> siècle. Mais nous sommes dans des sociétés explosives parce que ce qui est remis en cause, c'est ce sont ces classes sociales structurantes... la classe ouvrière elle-même, qui s'était substituée à la classe paysanne dans la structuration de la société au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle, est en train de se dissoudre sous nos yeux. Il y avait 30% d'ouvriers en France il y a 30 ans, il y a 20% d'ouvriers en France aujourd'hui et dans 30 ans il y aura 10% d'ouvriers. Ce qui ne veut pas du tout dire que la classe ouvrière n'a pas joué un rôle historique. Elle a joué un rôle historique très important, notamment dans la construction de cette économie sociale de marché, mais ce n'est plus une classe structurante.

Si nous avons aujourd'hui ces sentiments d'exclusion à ce point ressentis par les gens, c'est que ces sentiments d'exclusion ne se posaient pas dans les mêmes termes, lorsque vous aviez deux classes structurantes comme la paysannerie et la classe ouvrière. J'ai été élevé dans la classe ouvrière, mes parents étaient ouvriers. Je dis toujours : mon père était du peuple de droite et mon oncle était du peuple de gauche. Mon père était pour Laroque et mon oncle était pour Thorez. Quand on dînait tous ensemble au pot-au-feu le samedi soir, mon père et mon oncle s'engueulaient. C'est là que j'ai fait ma 1<sup>ère</sup> formation politique... Mais ils appartenaient à la même classe sociale, et la solidarité à l'intérieur de cette classe transcendait tout ce clivage politique qui pourtant était très sérieux. Car, avant la guerre, la politique voulait dire le coup de poing. Je me rappelle au bas de chez moi, dans le 18<sup>ème</sup> arrondissement le jour des élections, on se battait toujours sous mes fenêtres. Toujours on se battait. Il n'y avait pas une seule annonce de résultats d'une élection quelle qu'elle soit sans qu'on se « colte ». Alors on faisait venir les gardes mobiles, vous savez, en casques noirs, leurs grands manteaux noirs, et puis leurs mousquetons qui taillaient là dedans. Maintenant c'est devenu, je veux dire, c'est du baume que l'on dépose sur les manifestants.... Nous sommes vraiment dans une société nouvelle !

Alors le message chrétien dans cette société ? Alors on me dit : oui, mais il y a une chose malheureuse en tout cela, c'est qu'on est passé d'une civilisation très ancienne où les chrétiens vivaient dans une civilisation où on faisait son salut à, dans la civilisation d'aujourd'hui où, même les chrétiens, avant de penser à faire leur salut, ils pensent à faire leur bonheur. Oui, nous sommes passés d'une civilisation du salut à une civilisation du bonheur. Et cette civilisation du bonheur, elle a des faiblesses, mais elle n'est pas antinomique de la précédente. Et là les messages que les chrétiens d'aujourd'hui doivent construire par leur action, c'est de bien montrer qu'il n'y a pas antinomie entre cette vie et ce bonheur, mais que le bonheur tel qu'on le conçoit souvent de nos jours...

Il y a une très belle phrase de Mounier, je l'ai notée, que je voudrais vous lire. Mounier disait quelque part dans son petit livre sur le personnalisme, dans la collection « Que sais-je » : il dit que la civilisation du bonheur, elle nous conduit à un « sommeil spirituel ». Je trouve cette expression très belle, notre civilisation est ensommeillée. Cette civilisation que nous vivons

comme dans des angoisses, que dans laquelle nous traversons des orages d'angoisses....C'est lorsque ce bonheur, tel que nous le définirions par ses données matérielles et dans ce sommeil spirituel, nous met en angoisse, et que cette angoisse peut déboucher sur des peurs paniques, si on sent ce bonheur trop menacé. Je crois qu'il cerne bien là bien quels vont être les problèmes auxquels on va être confronté au cours du 21<sup>ème</sup> siècle. Notre recherche éperdue du bonheur, qui n'est pas en soi une erreur, mais qui si elle est totalitaire, si elle totalise l'ensemble de la vie, entraîne un ensommeillement de l'esprit. Et cet ensommeillement de l'esprit génère, lorsque l'on vit dans ces conditions là, soit l'angoisse, et la France d'aujourd'hui correspond très bien à la définition de Mounier. Nous vivons dans l'angoisse et éventuellement, si nous sentons le danger de voir disparaître cette civilisation là, la panique. Et je crois que nous avons bien là une explication des réalités dans lesquelles nous allons avoir à nous débattre.

Alors quelles sont quelques unes des tâches que nous allons avoir – et je conclurai là-dessus - à remplir dans cette société qui n'est plus chrétienne dans son cadre, mais dont notre mission est de faire en sorte qu'elle soit chrétienne dans sa source. Nous passons d'une conception sociologique du cadre à une conception spirituelle de la source. Les chrétiens doivent déblayer pour qu'on trouve la source, qu'on sache qu'il y a une source et que cette source est accessible, et cet accès, il est libre, il n'est plus conduit par un encadrement. Et donc Nous avons là à retrouver les grandes caractéristiques du message chrétien, ce que j'appelle les grands équilibres que le christianisme nous apprend, nous enseigne tout au long de notre vie. C'est - pourquoi on progresse toujours, croyez moi à 77 ans je peux le dire – pourquoi on progresse toujours vers l'équilibre entre ce qui relève de l'autonomie de la personne et ce qui relève de notre responsabilité vis à vis de l'universel. La personne chrétienne n'est pas l'individu, la personne chrétienne intègre dans sa définition les communautés auxquelles elle appartient : la communauté familiale, la communauté professionnelle, la communauté syndicale, la communauté nationale et la communauté humaine.

Deuxième équilibre entre la lettre et l'esprit. Là le Christ nous a toujours enseigné de distinguer la lettre et l'esprit, non pas pour que la lettre soit négligée, mais la lettre, si elle est trop importante, tue l'esprit.

Et donc Le chrétien doit sans cesse se battre vis-à-vis de sa propre Eglise et vis-à-vis de lui-même, pour tenir une distance entre la lettre et l'esprit, distance entre le politique et le religieux. Distance ne veut pas dire séparation, mais gardons nous de la confusion. et Enfin équilibre, ce sera le plus difficile au cours du 21<sup>ème</sup> siècle, entre la nature et la culture. La nature de l'homme, c'est sa culture. Le propre de l'être humain - et là dessus Darwin est d'accord avec les créationnistes - c'est de transformer le milieu dans lequel nous vivons. C'est ça cela qui fait notre distinction : les animaux, ils ne sont pas sots, ils sont intelligents, mais ils ne transforment pas le milieu dans lequel ils vivent. A partir du moment où nous transformons le milieu dans lequel nous vivons, et où notre propre évolution, qui n'est jamais achevée, dépend de notre confrontation au milieu, notre culture peut changer notre nature. Et cela c'est un problème très important sur lequel le christianisme doit se pencher au 21<sup>ème</sup> siècle car jamais à ce degré, la culture humaine aura été capable de transformer la nature. Vous connaissez la dernière idée expérimentale mais qui n'apparaît plus absurde : c'est que l'enfant ne naisse plus dans le corps d'une femme (peut être qu'aucune expérience complète n'a été faite, mais partielle oui) l'enfant pourrait peut-être grandir ailleurs que dans le corps d'une femme. On aura prélevé, naturellement, chez l'homme et chez la femme les ingrédients nécessaires, et ensuite l'embryon pourrait grandir ailleurs. Je ne sais pas si on arrivera à cela, mais on ne peut l'exclure. Donc ce sont ces problèmes-là que le 21<sup>ème</sup> siècle va nous imposer.

Et pour conclure, je souhaite vous faire part de trois citations qui ont changé ma vie dans les 20 dernières années :

L'une est de Jean-Paul II. Il était Pape quand il a dit cela (et peut-être qu'il ne l'aurait pas dit s'il n'avait pas été Pape). Il a écrit une encyclique sur les rapports entre la raison et la foi. Il dit quelque part : « Une foi qui ne pense pas, n'est rien ». Quelle responsabilité cela nous transfère à nous chrétiens ! C'est toujours cette dichotomie entre liberté de recherche et autorité de l'Eglise.

La deuxième citation qui a changé ma vie depuis 20 ans, c'est celle du Pasteur Bonhoeffer, ce pasteur allemand qui a été condamné à mort par la justice hitlérienne et exécuté peu de temps d'ailleurs avant la mort d'Hitler lui-même. Il dit quelque part : « Devant Dieu, soyez comme étant sans Dieu, libres, adultes et responsables ».

Et enfin la troisième, elle est dans vos textes (ce n'est pas là que je l'ai trouvée).....je l'ai retrouvée dans vos les documents que vous m'avez transmis, elle y est cette prière...quand j'ai vu cela, c'est extraordinaire, c'est la prière de Thomas MORE. Vous la retrouverez, elle n'est pas très longue, elle mérite d'être lue toute entière. Moi j'en retiens ceci : « Seigneur, donne-moi l'humour pour que je puisse connaître le bonheur et le faire partager à quelques uns ».

Merci de votre attention.